

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

L'ÉCHO DE LA FRANCE.

NOUVEAU DROIT PUBLIC ET PRIVÉ

DU

CONGRÈS INTERNATIONAL DES ÉTUDIANTS

À LIÈGE.*

Dans l'ordre politique et social, nous ne voulons PAS D'AUTORITÉ, PAS DE PROPRIÉTÉ; mais nous voulons LA RÉVOLUTION et LE SOCIALISME.

Dans l'ordre spirituel et religieux, nous ne reconnaissons PAS D'ÂME, PAS DE MORALE, PAS DE CULTE, PAS DE DIEU; mais nous proclamons LE MATÉRIALISME ET L'ATHÉISME.

Tels sont les titres d'un nouveau droit public et privé qui vient d'être composé, en quatre jours, à Liège, et promulgué par des législateurs juvéniles dans un Casino.

Qu'est-ce que ce Casino législatif? Que sont-ce que ces législateurs?

On avait autrefois des congrès de souverains, des congrès de

diplomates; aujourd'hui on a des congrès de tout, même des congrès d'étudiants.

Le mot *congrès* réveille des idées de circonstances graves, de profondes délibérations, de sérieux résultats. On y suppose réunis des hommes éminents par l'esprit, mûris par l'âge et l'expérience, discutant avec calme, et cherchant à résoudre consciencieusement des questions d'un intérêt majeur. Les congrès imitent en quelque sorte, pour les affaires civiles et politiques, les conciles de l'Église. Aujourd'hui une modification essentielle doit être apportée à la signification du mot *congrès*: il est usurpé par des jeunes gens passionnés, prétendant délibérer, et ne formulant que des impiétés et des blasphèmes.

* Le Congrès international des Etudiants à Liège a eu trop de retentissement en Belgique et en France pour que nous n'en donnions pas un compte-rendu complet aux lecteurs de l'*Echo de la France*, à l'exclusion d'autres matières d'un intérêt moins curieux et piquant.—*Note éditoriale.*

En effet, voici que, sous le nom de *Congrès international des Étudiants*, se sont réunis à Liège, du 29 octobre au 1er novembre derniers, des jeunes gens de différents pays. Le but, d'après le programme, était de discuter des questions d'enseignement. Avec des impies et des athées, avec des romanciers comme M. Victor Hugo, on y avait invité les sommités les plus respectables : M. Guizot, Mgr. Dupanloup, évêque d'Orléans, et d'autres. Mais, hâtons nous de le dire, aucun homme de distinction n'y a figuré.

I

Le dimanche 29 octobre, à 10 heures du matin, le cortège des *Étudiants*, composé d'un millier de membres, a été reçu à l'hôtel de ville par le bourgmestre, M. Piercot, entouré du collège échevinal. Le premier magistrat de Liège, ancien ministre de l'intérieur, a prononcé un discours contenant les germes des funestes principes que, contre son attente peut-être, cette fougueuse jeunesse s'est prise ensuite à développer outre toute mesure. Le représentant de l'autorité a poussé l'imprudencence jusqu'à la dernière limite. D'après lui, le *Congrès* est une *heureuse pensée*,... une *grandiose application* de nos libertés... la *pièce d'attente de l'avenir et du progrès*;... les *jeunes gens* sont *l'avant-garde de la civilisation*;... ils peuvent *traiter en commun les questions les plus importantes*;... les *hommes de cet âge* peuvent se réunir pour *examiner les grands problèmes de l'ordre social, jeter quelques jalons utiles sur le chemin de l'humanité*; ils sont *les représentants les plus autorisés des principes de conservation* ! M. Piercot est allé jusqu'à

dire aux jeunes gens de l'étranger, qu'ils amèneront avec eux les *semences d'un autre ordre, qu'ils féconderont dans leur patrie*. Pauvres patries que celles qui seraient dotées du nouveau droit public et privé du *Congrès international des Étudiants* !

Le corps professoral de l'Université de Liège "a témoigné, vis-à-vis du *Congrès*, d'une réserve que MM. les étudiants ont comprise."

En revanche, M. Alphonse Vandenpeereboom, ministre de l'intérieur, avait suspendu les cours pendant toute la durée du *Congrès*.

Après l'accueil sympathique reçu de la part de M. le bourgmestre, les membres se sont reformés en cortège ; et, précédés des drapeaux des différentes nations qui y étaient représentés, ils se sont rendus vers le *Casino Grétry*, salle de danse et café-chantant, métamorphosé en salle de congrès.

"Le millier d'étudiants qui composent le *Congrès* s'était déjà rangé, presque tout entier, dans la grande salle du *Casino Grétry*, quand y pénétrèrent, à la suite des autres *soldats de la civilisation*, les députations d'étudiants parisiens. L'une marchait sous le drapeau tricolore ; l'autre, la plus nombreuse, avait arboré, pour étendard, un voile de crêpe au haut d'un... manche à balai. Et qu'on ne croie pas que cette désignation soit aucunement figurée : la hampe de cette triste bannière était bel et bien formée de la plus incontestable queue de balai.

"On se demandait avec effroi quel rôle venaient jouer, au milieu de la jeunesse, et ce voile et surtout Martin-bâton. L'orateur de la troupe expliqua l'énigme. Pour autant que nous avons pu saisir le sens de ses paroles, ce Parisien voulait faire entendre que le dra-

peau de la France—de tous les peuples même—devrait être le drapeau rouge; qu'aujourd'hui, si elle ne pouvait plus l'arborer, elle faisait, en élevant ce signe de deuil, un *mea culpa* solennel.

“A ce discours, messieurs les modérés gémirent en secret de la tournure que prenaient les choses, avant même que l'assemblée fût ouverte; les *jeunes apôtres de la liberté et du progrès* acclamèrent à tout rompre l'avènement du manche à balai; puis, aux applaudissements succéda bien vite un vacarme dont il serait malaisé de rendre compte. Il provenait, paraît-il, d'explications un peu vives échangées entre les Parisiens sectateurs du drapeau tricolore et ceux qui suivaient l'insigne des portiers. Dans la foule, beaucoup prétendaient que, devant le pavillon de l'avenir, tous les étendards universitaires devraient être retirés; ainsi fit-on de divers côtés: nombre de drapeaux, belges même, s'effacèrent devant le balai triomphant. Le tumulte persistait néanmoins, les objurgations continuaient, quand les cris: *l'ouverture!* répétés de toutes parts, obtinrent enfin que le *Congrès* fût inauguré.”

M. d'Hoffschmidt, président du *Congrès de Liège*, paraît alors à la tribune. Il souhaite la bienvenue aux étrangers; il se félicite de la réunion du *Congrès*. M. d'Hoffschmidt hésite, s'arrête, s'arrête encore, et enfin reste court.—“Messieurs, c'est pour la première fois que je parle en public.”—“Bravo! hurra!”—répond l'assemblée; et l'orateur suspens a ressaisi sa mémoire et retrouvé le fil de sa harangue. Il aurait mieux fait de se taire, s'il avait à redouter un aussi triste début pour une aussi triste action.

“M. d'Hoffschmidt a terminé

sa harangue; M. le secrétaire lui succède. Il explique, en termes convenables, la formation du bureau présidentiel: un délégué de chaque université doit y prendre place; MM. Gobert et Desguin y siègent pour Liège; MM. Rey et Regnard, pour la France; M. Sarro de Magallane, pour l'Espagne; M. Schramm de Jong, pour la Hollande; M. Ceulemans, pour l'Institut supérieur d'Anvers; enfin M. Peemans, fils du bourgmestre de Louvain, y représente Bruxelles; M. Gondry, Gand; et M. Marguery, les douze ou quinze Louvanistes venus au *Congrès*. Le secrétariat est confié à MM. Soubre, Mestreit, Van Marke et Perier; la présidence, à M. d'Hoffschmidt. Le *Congrès* ratifie ces choix.”

Après quelques remerciements adressés à la jeunesse de l'Université de Liège, au nom de la jeunesse étrangère et des anciens étudiants de Belgique, la séance d'inauguration est close; l'anarchie des pensées et des discussions est organisée.

II

En parlant du *Congrès de Liège*, un journal libéral, qu'on ne suspectera pas de *cléricalisme*, a dit: “Cela commence par l'athéisme, et cela finit par la guillotine.” Il a dit très vrai, cet écrivain; et nos lecteurs, en lisant plus loin les thèses posées, pourront facilement se convaincre de la vérité de cette assertion.

L'athéisme qui, comme on le sait, consiste à nier l'existence de Dieu, était autrefois à peine connu comme théorie. Les savants se trouvaient généralement d'accord sur un point, savoir qu'il n'y a que des athées pratiques, c'est-à-dire, des gens qui croient à

l'existence de Dieu, mais vivent comme s'ils n'y croyaient pas. Elle est célèbre l'anecdote du P. Oudin. Ce missionnaire est un jour visité par un homme qui lui dit : " Vous voyez devant vous un athée." Et cet homme venait engager avec le Père une dispute sur la question religieuse. Celui-ci fait l'étonné, se lève, va chercher une lunette d'approche, et couchant en joue avec cet instrument son visiteur étonné : " Je veux examiner de près, lui dit-il, ce que c'est pour un animal qu'un athée; je n'en ai jamais vu." Tant les athées étaient rares à l'époque du P. Oudin.

Peut-être n'en est-il plus de même aujourd'hui. Nous disons : *peut-être*; car, malgré l'audacieuse profession d'athéisme que quelques individus se permettent de faire de nos jours, il est très difficile de supposer qu'un homme puisse réellement croire qu'il n'y a pas de Dieu. L'impie l'a dit dans son cœur, selon l'expression profonde de l'Écriture; il l'a dit dans son cœur corrompu, mais il ne l'a pas dit dans sa saine raison, qui sait et proclame l'existence de Dieu. Nier son existence, c'est nier tout ce qui existe, puisque, sans Dieu, rien ne saurait exister.

Le *Congrès des Étudiants* a donc commencé par une absurdité révoltante, par l'athéisme. De là, marchant d'absurdités en absurdités, ces jeunes gens demandent l'exclusion de toute religion et morale positives, et proclament le système des rationalistes, des solidaires et des libres-penseurs, des révolutionnaires et des socialistes; enfin, comme appendice au *Congrès*, on fait un appel à la guillotine.

En lisant et relisant le compte-rendu publié par la *Gazette de Liège*, et à l'exactitude duquel les

adversaires mêmes ont rendu de légitimes hommages; en essayant d'extraire de ce compte-rendu quelques principes, comme nous l'avons fait pour le Congrès de Gand, tenu en 1863¹, nous avons été étonné de trouver, dans les quatre jours de l'orgie intellectuelle de Liège, si peu de substance. Ce sont des phrases, des assertions gratuites, des provocations audacieuses, et surtout des explosions de haine contre la religion et contre Dieu, des impiétés et des blasphèmes. Ces mêmes idées reviennent dans toutes les séances et dans tous les discours; à peine y a-t-il même un peu de variété dans la forme, presque toujours agressive, révoltante, impie, blasphématoire; mais, nous devons le reconnaître, neuve par son extravagance. Les mots qui servaient jusqu'ici de leviers aux passions de la foule, n'ont presque pas paru dans cette session. Ils sont trop usés, trop arriérés, trop insignifiants sans doute. Ainsi, il n'y a guère été question de *rétrogrades*, d'*obscurantisme*, de *couvents*; à peine même de *jesuites*. Voilà pour la forme. C'est en vain que dans le fond on cherche un exposé de doctrine, une preuve, un raisonnement; toute logique y fait complètement défaut. Il devait en être ainsi: l'erreur n'a pas de logique. Dans les séances du *Casino*, on ne voit à l'œuvre que des démolisseurs qui cherchent à détruire tout dans l'ordre monarchique, social et religieux, et ne savent rien construire. Le *Congrès des Étudiants* est le *Congrès des négations*.

Heureusement pour la Belgique et pour l'Université de Liège, ce ne sont pas des *étudiants belges* qui se sont le plus signalés dans

¹ Voir les *Précis Historiques*, 1863, page 506.

cette équipée juvénile; ce sont, pour la plupart, ou des étrangers ou d'anciens élèves, avocats ou autres. Un des plus tristes acteurs de ces scènes dévergondées est même un homme d'âge, M. Foucher de Careil, de France, qui a promené sa personnalité versatile du Congrès de la libre pensée de Gand au Congrès catholique de Malines, du Congrès catholique de Malines au Congrès inqualifiable de Liège, en attendant, sans doute, qu'une quatrième couleur de congrès lui permette de tourner au quatrième vent du ciel.

“Deux catégories distinctes d'étudiants, dit la brochure de la *Gazette de Liège*¹, ont poussé à l'œuvre du Congrès: les uns, les moins nombreux peut-être, sont les instruments intelligents de la libre pensée et du radicalisme; les autres, et nous voulons croire que la plupart appartiennent à ce parti, ont été séduits par un enthousiasme inconsidéré. Ils se flattaient de maintenir leur assemblée internationale dans une atmosphère de calme et de modération; le vent démocratique a passé sur leurs projets, et, dès la première séance, il a dissipé ces précautions fragiles et les petites mesures de leur demi-prudence. Nous rendons justice aux amis de la modération; mais force est de le reconnaître: ils ne comptent déjà plus pour rien dans le Congrès, maintenant au pouvoir des avancés.”

Nous reconnaissons, de plus, que les acclamations enthousiastes des approbateurs ont été entremêlées, et peut-être équilibrées par les protestations indignées de jeunes gens énergiques.

¹ *Congrès international des Etudiants*. 21 octobre—1er novembre 1845. «Compte-rendu par la rédaction de la *Gazette de Liège*. — C'est de cette brochure que nous avons extrait les passages reproduits entre guillemets.

Après avoir fait ces réserves, nous allons reproduire quelques-unes des phrases qui résument les propositions émises. Des lecteurs seront peut-être étonnés de voir figurer dans notre publication ces impiétés et ces blasphèmes; nous avons hésité à le faire, mais c'est une nécessité du moment. Si nous ne mettions les phrases mêmes sous les yeux, on ne croirait pas à quelles violences révolutionnaires, à quelles impiétés, à quels blasphèmes le Congrès s'est livré. “Il faut qu'on sache, dirons-nous avec la *Gazette de Liège*, jusqu'à quelles abominations de la pensée peut conduire le libre-examen tant de fois proclamé par nos adversaires! Il faut que la bourgeoisie apprenne avec quelle épouvantable logique le mépris de Dieu conduit au mépris de tous les véritables droits de l'homme: liberté, propriété, vie! Il faut que chacun sache quels projets monstrueux nourrissent ces révolutionnaires; quelles sanglantes horreurs ils acclament et se promettent d'imiter. Il faut que nul n'ignore à quel point certains de ces jeunes gens, résolus à guider le monde dans des voies nouvelles, sont les représentants les plus dignes et les plus autorisés de tous les grands principes d'ordre et de conservation sociale (comme les a appelés M. Piercot.) Il faut enfin qu'en entendant les uns proférer, les autres applaudir ces monstruosité, il faut que tout père de famille comprenne quels fruits peut produire l'enseignement universitaire libéral.”

III

Nous avons extrait du compte-rendu publié par la *Gazette de Liège*, les passages suivants, ramenés ici à deux titres distincts: l'ordre social et politique, l'ordre

spirituel et religieux. Ces titres ne sont pas exclusifs : l'athéisme et la révolution se trouvent souvent réunis dans une même phrase. On verra, par ces propositions absurdes, combien les choses les plus sacrées ont été outragées et conspuées avec rage et cynisme.

I.—Dans l'ordre politique et social, nous ne voulons PAS D'AUTORITÉ, PAS DE PROPRIÉTÉ; mais nous voulons LA RÉVOLUTION et LE SOCIALISME.

II.—Dans l'ordre spirituel et religieux, nous ne reconnaissons PAS D'ÂME, PAS DE MORALE, PAS DE CULTE, PAS DE DIEU; mais LE MATÉRIALISME et L'ATHÉISME.¹

IV

Après avoir lu ce recueil de doctrines, que le *Journal des Débats* lui-même appelle "hideuses;" après avoir vu, comme s'exprime l'*Écho du Parlement*, "des jeunes gens arborer sans vergogne le drapeau du positivisme de Comte et de Littré, du rationalisme de Taine, de Vacherot et de Proudhon, du socialisme de 1848 et du terrorisme de 1793;" on reconnaîtra que le *Congrès international*

des *Étudiants* a dépassé toutes les prévisions, surtout celles de beaucoup de jeunes membres qui ne voulaient pas de scandale. Il faut remonter dans l'histoire aux jours avant-coureurs de la Terreur et de la guillotine, pour rencontrer des monstruosité semblables d'irréligion et d'anarchie. Si les principes émis venaient à prévaloir, ou seulement à se propager dans la jeunesse, c'en serait fait bientôt de l'autel et du trône, de la société et de la famille, de la sécurité des âmes et des corps. Puisse le brandon révolutionnaire, qui a répandu sur Liège ses premières et sinistres lueurs, ne pas allumer un vaste incendie!

Ces propositions ont été émises et expliquées au milieu des cris et des manifestations les plus diverses, au milieu de scènes continuelles de violence. Dans le compte-rendu, les discours sont constamment entrecoupés de parenthèses et de commentaires, dans lesquels on lit ces mots, qui donnent au Congrès sa vraie physionomie : *hourras; bravos; tonnerre d'applaudissements; rires; explosion; huées; protestations; vives acclamations; tumulte épouvantable; les étudiants français hurlent à tue-tête; le désordre est à son com-*

* Nos lecteurs nous sauront gré de ne pas mettre sous leurs yeux les impiétés outrageantes du Congrès et les commentaires absurdes et quelquefois ridicules que les *Étudiants* ont ajoutés à ces prétendus principes politiques, sociaux et religieux. Qu'on en juge par les quelques extraits que nous citons plus bas :

Il faut que le SOCIALISME entre en plein dans la question de l'enseignement. Il faut que vous sachiez que tout individu, avant d'aller à l'école, doit avoir mangé un morceau de pain;... par conséquent, vous devez admettre la RÉVOLUTION et le SOCIALISME dans la question de l'enseignement.

A cette tribune, il a été soutenu avec raison que la science était ATHÉE comme la loi : je le dis encore, et c'est là toute mon espérance : l'AVENIR EST SOCIALISTE, vive l'humanité!

La question de l'enseignement est l'éducation du CERVEAU HUMAIN.

Haine à l'autorité dans les choses religieuses, haine à l'autorité dans la politique, haine à l'autorité dans l'ordre social. C'est l'autorité qui pèse sur nous. Quand la science ne peut s'élever jusqu'au ciel, plus haut que le ciel, QUAND ELLE NE PEUT CREVER LA VOUTE DU CIEL COMME UN PLAFOND DE PAPIER, IL N'Y A PAS DE SCIENCE!

Je demande qu'on pose la question de l'enseignement au point de vue du principe fondamental! QU'ON CHOISISSE ENTRE L'HOMME ET DIEU!

ble ; tapage inimaginable ; tempête ; vacarme ; formidable interruption ; hurlements de la foule ; trepignements ; objurgations, etc.

“ Entassez tous les termes les plus forts, dit la *Gazette de Liège*, et vous aurez à peine une idée exacte de ce qui se passe.”

“ Quant au ton et à la délicatesse parlementaires qui ont présidé à ces séances, on peut en juger par les faits suivants. Des cris : *A la question !* interrompent un orateur ; celui-ci de répondre : “ Mais c’est la question, sacrebleu ! ” — Un autre compétiteur en politesse, ayant été interrompu, s’écrie : “ Laissez moi parler, nom d’un chien ! ” Et encore : “ Je dirai bêtement ce que je pense.”

D’après la *Gazette de Liège*, en face de ces grossièretés et surtout des horribles outrages faits à la religion et à Dieu, l’attitude de quelques catholiques a été peu digne. “ Le *Journal de Liège*, dit la *Gazette*, s’est permis d’écrire qu’à certain moment des attaques les plus horribles contre le catholicisme, les protestations ont été unanimes. Il n’en est rien. Les tirades les plus révoltantes ont toujours recueilli les applaudissements d’au moins une partie notable de l’assemblée. Il y a parfois eu de l’unanimité pour protester contre un orateur spiritualiste ; jamais contre un matérialiste ou un athée. La majorité de l’assemblée ne s’effrayait que des mots : trop vifs ou trop crus, ils soulevaient parfois des réclamations ; mais la même doctrine, mieux voilée par des termes adoucis, n’excitait plus cette répulsion et provoquait d’immenses bravos.” Quoi qu’il en soit de cette différence d’appréciation, on ne peut justifier les jeunes gens catholiques qui, après avoir été victimes d’une surprise en venant au *Congrès*, y

sont restés ; il était de leur devoir, ou de protester ou de quitter la salle. Ceux qui n’ont fait ni l’un ni l’autre sont complices. *Qui tacet consentire videtur.*

Mais, hâtons nous de le dire pour l’honneur de quelques-uns, on a constaté, dans ces bacchanales universitaires, des manifestations discordantes et courageuses : aux applaudissements répondent des huées ; les protestations se croisent avec les blasphèmes. “ Le tumulte devient tellement épouvantable, les hurlements d’approbation ou de protestation si forcées, que, de plusieurs côtés, on semble près d’en venir aux mains.” Un interrupteur est empoigné par un des étudiants commissaires, qui veut “ brutalement ” l’expulser. L’intervention du commissaire de police empêche seule des actes de violence. Ce fut surtout une scène indescrivable que celle où, avec une emphase furieuse et superbe, un orateur s’écrie : “ Je tiens, pour l’honneur de mon pays et de la dignité humaine, à dire que je répudie les journaux catholiques et tous les gens de ce parti.” Les huées éclatent formidables et prolongées. — “ Je m’adresse spécialement aux organes de la *Gazette de Liège*...” Et à ce nom, des vociférations, comme le *Congrès* lui-même n’en avait pas encore entendu, ébranlent la salle, se répètent furibondes, incessantes, avec une énergie inimaginable !... “ Je m’adresse spécialement aux organes de la *Gazette de Liège*, et, s’ils sont “ ici présents...” — “ Oui, oui, oui ! ” répondent quelques voix catholiques au banc des journalistes. L’orateur, au paroxysme de l’indignation, se redresse vers ce banc, lançant l’anathème... Mais un tapage infernal couvre ses malédictions ; les hurlements, les tré-

pignements redoublent; aux clameurs contre nous, dit la *Gazette*, se joignent des protestations contre lui. Des voix nous réclament à la tribune; des journalistes radicaux veulent y monter pour nous; ses amis mêmes entourent l'orateur pour désavouer ses violences. Le tumulte est longtemps à son comble."

Ajoutons encore que, revenus au calme, quelques étudiants de Paris ont protesté plus tard dans le *Temps*, le *Siècle* et même l'*Opinion nationale*. Nous n'examinerons pas les motifs de ces protestations.

V

"Le 31 octobre, se terminait la partie la plus intéressante de la session. Tandis que les membres du *Congrès* se séparent, dit la *Gazette de Liège*, frémissements encore des blasphèmes qu'ils ont applaudis ou proférés, autour d'eux la foule catholique se presse recueillie dans nos temples: elle vient se préparer, par la prière et le sacrement de pénitence, à célébrer la fête du lendemain, la grande fête de Tous les Saints. Oui, à l'heure où le *Congrès* poursuivra ses outrages à l'Église et à Dieu, les croyants, dans le monde entier, béniront les vertus et les dévouements des héros innombrables qu'ont suscités les enseignements de cette Église et la pensée de ce Dieu."

Le jour de la Toussaint, les membres du *Congrès* se sont réunis dans les sections. Là, cette jeunesse s'est prise à critiquer différents points de l'enseignement.

Le même jour, a eu lieu la séance de clôture, dans laquelle on a décidé que la seconde session aura lieu à Bruxelles, en 1867, à Pâques. Cette dernière séance

de l'inqualifiable *Congrès international des Étudiants* s'est enfin terminée par les paroles suivantes de son jeune président :

"Que l'on ne dise pas que le *Congrès* n'a pas produit de résultat pratique: IL A ÉTÉ CE QU'IL DEVAIT ÊTRE. Il a élevé une tribune impérissable et constitué une force. ET À CETTE FORCE APPARTIENT, je ne dirai pas le gouvernement, mais LA DIRECTION DE L'HUMANITÉ."

Cette force ne peut être que la RÉVOLUTION. Ainsi l'expliquent les propositions acclamées au *Congrès*; ainsi l'expliquent également les discours prononcés dans une espèce de séance supplémentaire tenue à Bruxelles. Dans cette dernière réunion de quelques-uns des membres, on est allé jusqu'à dire avec une barbare franchise :

"S'il est besoin de la guillotine, nous ne reculerons pas." Et puis encore: "Si 100,000 têtes font obstacle, qu'elles tombent, oui."

Toute la Belgique, toute la presse du pays et de l'étranger, sauf de très rares exceptions, s'est émue au retentissement de ces doctrines antimonarchiques, antisociales, antireligieuses. L'effronterie de ces jeunes gens a stupéfait tout le monde.

Où allons-nous? se demande-t-on avec effroi. Hélas! il est bien temps de faire cette question. Ne serait-il pas plus opportun de dire: Où sommes-nous arrivés? Au milieu d'une effroyable tempête, le pilote ne demande pas s'il surviendra une tempête plus grande: il prend ses mesures pour éviter le naufrage dont le menace celle qui assaille son vaisseau. S'effrayer de l'avenir et s'endormir sur le présent, est-ce la conduite des sages.

Décembre 1865.

—*Précis Historiques.*

V A L E N T I N E .

NOUVELLE.

(Voir pages 87, 122, 148 et 171.)

—Qui va là? cria Paul en se mettant instinctivement sur la défensive.

—L'ai-je tuée? répondit une voix.

—Frédéric! continua Paul en le reconnaissant. C'est vous?

—En personne.

Frédéric Mallet se fraya un passage dans la haie de noisetiers que jalonnaient des chênes, et apparut.

—Vous braconnez donc, mon cher Paul? dit-il. Quel singulier métier faites-vous ici, et à cette heure?

—Et vous? dit Paul.

—Moi, je ne fais rien que de fort ordinaire. Je suis tranquillement là grande route. Je reviens de la chasse.

—Moi aussi.

—Ah! et vous vous amusez à tirer des chouettes?

—Vous aussi, je crois. La preuve...

Il poussa du pied l'oiseau inanimé.

—Vous ne l'emportez pas? reprit-il.

—Que voulez-vous que j'en fasse? j'ai mieux que cela dans mon carnier. Prenez-la pour clouer à la porte de votre manoir.

—Mon manoir ne se pare que des dépouilles des animaux tués par moi.

—Vous avez l'air triste, mon cher Paul?

—Triste? non. Cette sottie bête m'a impatienté.

—Vous revenez de la chasse; avez-vous diné? Allons souper à Fontjaudran.

—Merci. Je n'ai pas faim.

—Vous êtes bien heureux. J'ai une faim de loup.

—Alors, bonsoir.

—Je regrette de vous quitter si vite. Ou ne vous voit plus.

—On me verra encore moins. Je pars.

—Pour où?

—Paris.

—Ah! je comprends: quelqu'un à consoler.

Frédéric sentit pour Paul un redoublement d'amitié, et fut sur le point de raconter son amour pour mademoiselle du Breuil. Mais l'appétit et la circonspection peut-être l'en empêchèrent.

—Je suis fâché que vous refusiez mon souper, reprit-il. Voyons, décidez-vous. Dans une demi-heure nous scrons à table.

—Merci. Je ne puis réellement pas.

Les deux jeunes gens se serrèrent la main. Frédéric regagna la route et se remit en marche.

—On vous reverra bientôt? ajouta-t-il tout en s'éloignant

—Oui, oui; le plus tôt possible.

—Dites donc, Paul, reprit Frédéric en s'arrêtant et en le rappelant, si vous êtes encore ici mer-

credi, venez donc déjeuner chez moi, à la ville. Je traite des artistes, des femmes charmantes. Un déjeuner aux bougies. Vous vous amuserez.

— Merci encore, cria Paul, je serai parti. Bien du plaisir!

Ils se séparèrent définitivement.

Dix heures sonnaient à l'église de Condat. Les vibrations de la cloche, apportées par un humide vent d'ouest, s'en allaient mourir dans le creux des vallées. Paul coupa par le plus court et arriva bientôt dans la prairie qui s'étend sous le jardin du Breuil, dont la terrasse est soutenue par un vieux mur et domine la campagne. Telle est du reste, la physionomie générale des jardins de ce pays, dans lesquels on a toujours sous les yeux un vaste et magnifique horizon. Paul se glissa dans l'ombre des buissons et remonta la prairie en contemplant la façade blanche de la maison. Une seule fenêtre était éclairée.

— Elle veille, pensa-t-il, elle ne dort pas encore.

Et il envoyait toute son âme se mêler à cette lueur lointaine qui enveloppait Valentine, lorsqu'il remarqua, en se rapprochant, que cette fenêtre à laquelle il adressait de si tendres adieux était celle de la chambre de M. du Breuil.

— Encore une illusion perdue! dit-il avec un triste sourire.

— Il fit quelques pas au milieu de l'herbe pour mieux voir, pour embrasser d'un coup d'œil cette demeure dont il voulait graver à jamais l'image dans sa mémoire. Mais les rayons de lune qui tombèrent sur lui le firent rentrer bien vite dans l'obscurité du feuillage. Pour rien au monde il n'aurait voulu être aperçu; il était même un peu honteux à ses propres yeux des concessions que son orgueil faisait à un amour dédaigné.

— Pourquoi ai-je aimé Valentine? se dit-il. Je n'en sais rien, Pourquoi ne m'a-t-elle pas aimé? Elle n'en sait rien peut-être. Voilà donc l'amour! Une force aveugle qui frappe les uns et épargne les autres!

Cette réflexion était un acheminement vers les idées générales qui ne consolent personne, mais qui ôtant pour ainsi dire l'aptitude à souffrir en rendant les hommes inertes et passifs comme des morceaux de bois.

— Bah! reprit Paul avec un geste d'esclave qui secoue ses chaînes, la vie est trop courte pour l'assombrir ainsi et ne pas en jouir. Dans dix ans d'ici mon cœur aura battu et battra pour d'autres femmes, et Valentine me sera indifférente. Dans dix ans je serai le premier à rire.....

Il s'interrompit. Il avait beau faire, il n'était pas philosophe. Vainement il se dit qu'il y a folie à enfermer sa vie dans une passion, vainement il songea à toutes les ressources que lui offrait l'avenir. La conclusion fut un flot de larmes au milieu desquelles il s'écria :

— Partir! Ne plus voir Valentine!...

Il regretta sa confidence à sa mère.

— C'est là ce qui me force maintenant à m'éloigner, pensa-t-il. J'ai affligé ma mère et sa stérile compassion me pèse. Absent, je lui écrirai de façon à la rassurer. Son existence reprendra son cours habituel quand elle verra ou supposera la mienne sortie de l'ornière d'une lâche douleur.

Il méditait et raisonnait ainsi, un peu au hasard. Puis il resta longtemps à la même place, absorbé dans ces pensées vagues qui sont l'ivresse de l'amour, au-dessus de laquelle flotte une harmonie que le cœur chante, mais ne peut tra-

duire. Ses pleurs coulaient toujours, et cela lui causa une sorte de colère.

—Allons, dit-il, en voilà assez. J'ai fait en venant ici un dernier sacrifice. A présent je n'aime plus Valentine. Non, non, je ne l'aime plus!

Il était arrivé sous la terrasse. Il s'apprêtait à franchir la barrière du pré pour se retirer à travers champs. Il leva une fois encore les yeux vers le jardin en s'écriant :

—Je ne t'aime plus, Valentine. Adieu! adieu pour...

Il n'acheva pas. Il venait d'apercevoir la jeune fille qui, immobile sur la terrasse, le regardait.

Bientôt après, il n'y avait plus de muraille entre eux. Paul l'avait escaladée sans savoir comment, et Valentine n'avait pas fui. Il lui prit la main, qu'elle abandonna à sa douce pression, et sans rien dire, il la couvrit de larmes...

Quelques instants du plus éloquent silence s'écoulèrent ainsi, puis la jeune fille, relevant son front que couvrait une chaste rougeur :

— Paul, murmura-t-elle avec émotion, cet instant m'a éclairée; n'aurez-vous rien à dire demain à mon père?

—Ah! Valentine, quelle joie...! Et moi qui voulais partir! Étais-je fou!

Mais elle se dégagea doucement, lui dit adieu dans un ineffable sourire et s'enfuit vers la maison comme une colombe effrayée.

Paul resta un moment immobile, accablé par son bonheur, et comme ébloui par la vision qui venait de disparaître...

Un quart d'heure après, il était auprès de sa mère, occupée à de tristes préparatifs de départ. On juge de la surprise. La joie remplaça les larmes, et la nuit était avancée que la mère et le fils n'a-

vaient pas épuisé leurs confidences...

XI

Ce ne fut pas Paul qui vint trouver le lendemain M. du Breuil, ce fut M. de la Fosse, et le mariage de leurs enfants fut promptement décidé. Valentine avait une fortune personnelle assez considérable, provenant du chef de sa mère. Cette fortune, sagement administrée par M. du Breuil, tuteur naturel de sa fille, s'était accrue par l'accumulation des intérêts, et le colonel de la Fosse, quand il en connut le chiffre, éprouva quelque regret de n'être pas plus riche. Il annonça qu'il donnerait à son fils la propriété du Fayon, d'une valeur de cent cinquante mille francs à peu près, il voulut aussi, pour équilibrer le plus possible les apports, ajouter une cinquantaine de mille francs d'économies, et ne se réserver, pour lui et sa femme, que sa pension de retraite. Mais M. du Breuil s'opposa à ce dernier sacrifice.

—J'ai l'assentiment de madame de la Fosse, insista le colonel.

—Vous n'avez pas le mien, répondit M. du Breuil; vous n'auriez pas celui de votre fils, ni celui de ma fille. Paul est fils unique; il aura après vous ce que vous lui laisserez. Vous dépouiller pour lui est tout à fait inutile. L'essentiel est que le Fayon et le Breuil soient réunis. J'ai l'intention de former pour nos enfants une exploitation comme on n'en voit pas beaucoup. C'est mon rêve. J'aurais pu en faire de plus brillants. J'ai visé au solide.

—Mon rêve à moi et celui de ma femme, répliqua M. de la Fosse, c'est que notre Paul soit heureux. Or, vous le savez, l'inégalité dans

les fortunes respectives est souvent, dans les ménages, la cause...

—Ah! vous ne connaissez pas Valentine, interrompit M. du Breuil. Elle place l'égalité, non dans les fortunes, mais dans les rangs, dans les caractères, dans les âmes. Je ne prétends pas dire qu'elle s'éprendrait d'un jeune homme qui n'aurait rien. Non. Elle supposerait avec raison, à moins de circonstances extraordinaires, qu'un homme manque de dignité et de fierté en s'enrichissant par sa femme. Ce serait là le seul motif qui guiderait son jugement. Paul, d'ailleurs, a son titre d'avocat, et vous êtes trop modeste de ne pas le faire sonner. Il y a beaucoup de gens qui le considèrent comme un capital. C'est, il est vrai, chez Paul, un capital qui dort, mais on pourrait le réveiller à la première alarme.

D'après sa promesse à Frédéric Mallet, M. du Breuil jugea convenable de le prévenir que des engagements venaient d'être pris relativement à Valentine. Il monta donc à cheval un matin et se mit en route pour la ville. Passant devant le moulin de Fontjaudran, il y entra pour demander si Frédéric n'y était pas, ce qui lui eût épargné les trois quarts du voyage. Un jeune régisseur, élégant et vêtu de noir comme un notaire, parfaitement poli et bien élevé, accourut en voyant M. du Breuil à cheval dans une des cours du moulin. Après avoir appris que M. Frédéric Mallet était absent et ne viendrait probablement pas ce jour-là, M. du Breuil s'écria soudainement :

—*Quel superbe moulin! On ne découvrirait pas son pareil sur tout le cours de la Vienne.*

— Sans contredit, Monsieur, répliqua le jeune régisseur avec une gravité souriante. Il y a autant de différence entre Fontjaudran et

les autres établissements de ce genre qu'entre une maison moderne et une cabane de berger. Avez-vous vu notre nouvelle bâtisse?

M. du Breuil ne regrettait pas l'alliance de Frédéric. Il resta cependant une heure à parcourir et à visiter, dans tous ses détails, ce vaste moulin dont son petit-fils aurait pu devenir propriétaire.

—*Quelle ouvrière que l'eau!* dit-il en s'arrêtant devant une des quatre roues gigantesques qui en mettaient deux ou trois cents autres en mouvement. L'eau ne vous demandera jamais une augmentation de salaire. Elle ne murmure jamais, sinon pour vous souhaiter le bonsoir, sa tâche terminée. Vous êtes bien heureux, vous autres. Moi, quand je veux du travail, je suis forcé de payer des bras.

—*Vous avez la vapeur,* répondit le jeune homme.

—*La vapeur appliquée à l'agriculture! C'est bon dans les pays plats, et encore, à titre d'essai, de curiosité. Mais nous, nous ne pouvons même pas employer les chevaux. Il nous faut des bœufs et leur énergique persistance d'efforts.*

Puis se livrant à l'accès d'admiration qui ne l'avait pas quitté depuis son entrée, il ajouta :

—*C'est une belle chose que l'industrie! Vous extrayez à bas prix du kaolin, vous le broyez à l'aide d'une force qui ne vous coûte rien, et vous obtenez une pâte avec laquelle vous fabriquez la plus belle porcelaine du moude. Allons, nous sommes dépassés, nous, les laboureurs!*

M. du Breuil qui, jusqu'alors, s'était assez peu soucié de Fontjaudran, de ses tenants, aboutissants et dépendances, le trouvait incomparable au moment où il allait y renoncer au nom de sa fille.

C'était le tribut à l'inconséquence et à la fragilité des sentiments humains.

Frédéric habitait, au centre du quartier neuf de la ville, une jolie maison qu'il avait fait construire en vue d'un mariage prochain. Quand M. du Breuil arriva, deux ou trois domestiquess'empressèrent autour de lui.

— On est déjà à table, dit l'un deux.

C'était précisément le jour du fameux déjeuner au bougies, et les domestiques pensèrent que M. du Breuil était un des convives. Il fut un peu contrarié de cette circonstance ; mais, étant venu de la campagne pour parler à Frédéric, il tenait à ne pas repartir sans l'avoir vu. Celui-ci, prévenu par un serviteur, accourut et, malgré les refus réitérés de M. du Breuil, il le força de rester à déjeuner.

— Je n'ai qu'un mot à vous dire, répétait le père de Valentine.

— Un mot ! Ce n'est guère : répliqua le jeune homme en essayant de lire ce mot dans la contenance de M. du Breuil.

Il le devina vaguement, mais ne consentit point à l'entendre, et entraînant M. du Breuil :

— Je vous tiens et ne vous lâche plus. Après le café, je serai tout à vous.

— Vous avez du monde ?

— Quelques jeunes gens et des artistes. Chacun sera charmé de votre présence ; et elle est pour moi un honneur inattendu dont vous ne voudriez pas me priver.

M. du Breuil, n'ayant pas de motifs graves à alléguer, pouvait difficilement résister à ces instances. Il accepta donc, bien malgré lui, car il songeait à la nouvelle qu'il apportait, et se laissa conduire dans une salle à manger hermétiquement fermée à la lumière du jour et splendidement éclairée

par des bougies. Cet usage, un peu suranné dans quelques pays, a encore fort bonne façon dans d'autres. En fait de modes, tout dépend des temps et des latitudes. Frédéric présenta à ses convives le nouveau venu.

Et le déjeuner continua gaiement. On était là pour s'amuser et on s'amusait. Depuis une trentaine d'années, il est admis d'organiser parmi la haute bourgeoisie de la ville un concert annuel, un festival. Une souscription préalable est consacrée à faire venir des chanteurs célèbres. Par sa position, son honorabilité, ses relations et ses goûts artistiques, Frédéric Mallet était naturellement appelé, depuis trois ans, à la surintendance de ce concert, auquel il contribuait pour la plus large part. Depuis trois ans aussi, c'était réglé, un déjeuner dont toute la ville racontait ensuite les somptuosités précédait la fête. Les artistes arrivaient, mangeaient, digéraient, chantaient, soupaient, et repartaient. A ce repas, la gaieté était de fondation, ainsi que le vin de Champagne. Elle y était représentée par cinq ou six jeunes gens fort spirituels dont Frédéric connaissait parfaitement les aptitudes, et dont il savait amener fort à propos les reparties plaisantes ou les récits intéressants. En homme habile et en excellent maître de maison, Frédéric personnellement se lançait peu ; il surveillait l'ensemble, et se contentait de jeter en cas de besoin un de ces mots d'un intérêt général sur la chasse, les chevaux, les chemins de fer, l'événement du jour, qui sont comme des étincelles où la conversation prend feu.

Les plus taciturnes parmi les convives étaient deux grandes cantatrices et un grand chanteur. Ils formaient la partie attractive dans

le programme du concert dont la société philharmonique de la ville s'était chargée de remplir les vides. La première grande cantatrice, un peu âgée déjà, mangeait bien, buvait sec, et, quand elle daignait prendre la parole, c'était pour entretenir les assistants de ses enfants, deux merveilles. La seconde grande cantatrice était affable, souriante et flanquée d'un mari qui ne savait que raconter ses prouesses au jeu de dominos. La conversation du grand chanteur se réduisait à citer le chiffre de ses appointements en France, en Italie, en Russie, en Espagne, en Allemagne, en Angleterre, en Amérique. Il faisait preuve à ce sujet d'une mémoire étonnante.

Très attentif à mettre en relief les qualités de chacun et à augmenter par là sa popularité déjà si grande et si méritée, Frédéric surveillait en même temps le service et maintenait le diapason de la belle humeur. Au dessert, voulant stimuler les trois illustres virtuoses et les mêler à un entretien général, il lança en temps opportun un mot sagement mis en réserve jusqu'à ce moment, et dont l'effet lui était bien connu.

— Pour moi, dit-il d'un air de conviction profonde et en profitant d'un instant de silence, il n'existe qu'un seul opéra au monde : c'est *Guillaume*.

Des protestations chaleureuses s'élevèrent de tous côtés :

— Et *les Huguenots* ?

— Et *Robert* ?

— Et *la Muette* ?

— Et *la Juive* ?

— Et *Lucie* ?

— Et *le Trouvère* ?

Si *Roland à Roncevaux* eût été

connu alors on l'eût certainement jeté dans la bataille.

Les trois illustres virtuoses se contentèrent de sourire, mais la discussion musicale soulevée par Frédéric n'en fut pas moins très-vive, très-animée, et termina brillamment le repas.

XII

— Mon cher ami, dit M. du Breuil, après le départ des convives, je vous ai promis de vous avertir dans le cas où je prendrais des engagements relativement à ma fille. J'en ai pris et j'étais venu vous en donner avis.

— L'affaire est manquée ! s'écria Frédéric.

— Avec vous, oui.

— Vous avez tort.

— Je n'en doute pas, mais...

— Et mademoiselle Valentine ?...

— Elle a tort aussi.

— Je ne lui plais pas ?

— Je ne dis pas cela.

— Enfin, elle ne m'aime pas ?

— Non.

— Elle a tort, très-certainement elle a tort. Me permettez-vous d'aller le lui dire ?

— Bien volontiers. Je dois vous prévenir pourtant que cette démarche ne changera probablement rien...

— Vous retournez au Breuil ?

— Oui.

— Permettez-moi de vous accompagner.

H. AUDEVAL.

A continuer.

— *Le Correspondant.*

DEUIL NATIONAL

ou

HOMMAGE FUNÈBRE DE RECONNAISSANCE

A

S. M. LEOPOLD I^{er}, ROI DES BELGES.

I.

Le dimanche 10 décembre, à 11 heures 45 minutes du matin, est mort, au château royal de Laeken, à l'âge de soixante-quinze ans, à la suite de longues souffrances, qu'aggravait encore son grand âge, Sa Majesté Léopold I^{er}, roi des Belges.

Cette douloureuse catastrophe était prévue: depuis longtemps les maladies compliquées du Roi tenaient le pays dans des inquiétudes continuelles; mais la constitution exceptionnellement robuste du malade luttait avec avantage contre la mort. Enfin le coup fatal a été porté, et il a été soudain pour la Belgique le signal d'un deuil universel.

Dès midi, la triste nouvelle se répandait dans la capitale avec une rapidité qui témoignait du haut intérêt attaché à la personne du royal défunt. *Le Roi est mort!* tel était le cri qui passait de rue en rue, de maison en maison, de bouche en bouche, pour faire instantanément écho, au moyen du télégraphe, dans toute la Belgique et dans toute l'Europe, et retentir

depuis le palais jusque dans la dernière cabane de nos hameaux. Cette mort a produit partout une sensation immense; partout elle rappelait ce que Léopold avait fait pour son pays d'adoption, pendant un règne de trente-quatre ans, qui comptera dans l'histoire. La manifestation du deuil fut spontanée. Plusieurs magasins et boutiques étaient déjà fermés à cause du dimanche; d'autres se ferment aussitôt. On voit immédiatement aux fenêtres et aux balcons les lugubres pavillons de la mort: des tentures, des bannières noires, des drapeaux tricolores noués et voilés de crêpe. Toutes les fêtes sont suspendues, tous les théâtres fermés. La ville prend un aspect morne et lugubre, qu'elle a conservé jusqu'au jour des funérailles du roi Léopold. La proclamation suivante est affichée, encadrée de noir dans toutes les rues de Bruxelles:

Habitants de Bruxelles,

LE ROI EST MORT!

Sa Majesté a succombé ce matin, à 11 heures 45 minutes, en sa résidence de Laeken, aux atteintes du mal dont elle souffrait depuis longtemps.

Tous les Belges déploreront la perte du souverain qui s'associa, il y a trente-quatre ans, aux destinées de la Belgique.

La haute sagesse et l'éclatante personnalité de celui qui emporte dans la tombe nos regrets éternels ont favorisé le développement d'une nationalité heureuse, prospère et libre, dont l'existence est devenue un gage de sécurité et de paix pour l'Europe.

L'histoire dira que le fondateur de notre dynastie nationale a légué à la postérité l'exemple du plus loyal dévouement à nos libres institutions et assuré l'indissoluble alliance du trône et de la liberté.

Le pays remet sa confiance aux mains du digne fils d'un Roi modèle, du Prince qui, né sur le sol belge, partage nos sentiments et nos vœux, comme nous partageons sa profonde douleur.

Ainsi fait à l'hôtel de ville, le 10 décembre 1865.

Le collège.
J. ANSPACH.

Par le collège :

Le secrétaire,
A. LACOMBLÉ.

De semblables proclamations annonçaient, dans les autres localités du pays, la mort du premier roi des Belges. Les autorités supérieures communiquaient la triste nouvelle à leurs subordonnés. Le *Moniteur* publiait le bulletin suivant :

MORT DU ROI.

Bruxelles, 10 décembre 1865.

Un deuil immense va s'étendre sur la Belgique !

Le premier de nos Rois, le fondateur de notre dynastie, Sa Majesté LÉOPOLD Ier, est mort ce matin, au palais de Laeken, à 11 heures 45 minutes, entouré de Son Auguste famille, dont nous n'essaierons pas de dépeindre la douleur.

L'histoire dira quel fut le souverain qui dans des temps de graves incertitudes, n'hésita pas à répondre aux vœux de la nation en venant raffermir et fixer ses destinées ; qui, pendant près de trente-cinq années de règne, à une époque aussi tourmentée que la nôtre, sut appeler sur lui l'amour et la vénération du peuple belge et se concilier la haute estime et le respect des monarques et des peuples étrangers ; qui, esclave de la foi jurée, porta jusqu'au scrupule l'observation de notre pacte constitutionnel, et pour prix de ce devoir si

religieusement rempli, pour prix des services qu'il ne cessa de rendre au pays, emporte avec lui la reconnaissance de toute une nation unie pour bénir sa mémoire ; enfin, qui laisse à l'Auguste Héritier de sa couronne, avec de grands et de nobles exemples, un royaume libre, heureux et prospère, dont la place est acquise au sein de la famille européenne.

La Belgique pleurera longtemps la perte qu'elle a faite : elle gardera à jamais le souvenir d'un Roi qui fut pour elle un ami dévoué, un constant appui, mais ses trop justes regrets ne lui feront pas oublier ses légitimes espérances.

La patrie ne meurt point, et si de toutes parts s'élève ce cri douloureux :

LE ROI EST MORT !

tous les Belges, maîtrisant leur affliction et se ralliant autour du trône feront retentir avec force le cri de :

VIVE LE ROI !

Le journal officiel a publié aussi la proclamation suivante :

La Belgique a perdu le Roi qui s'est associé à ses destinées avec un inaltérable dévouement pendant tout le cours d'un règne long, paisible et glorieux.

Après avoir lutté avec une héroïque constance contre les douleurs physiques qu'il avait eu à combattre dans les dernières années de sa vie, il a fini par être vaincu par la mort. Celui que la Belgique, dans sa douleur et dans sa reconnaissance, a déjà proclamé le Père de la patrie.

Plein de vénération pour la mémoire du sage et loyal monarque dont il pleure la perte, le peuple belge, fidèle à lui-même, attendra avec confiance le jour prochain où les représentants de la nation recevront le serment de l'héritier du Trône.

Pour garantir à la Belgique sa liberté, sa prospérité et son indépendance, Léopold II, qui a déjà conquis le cœur des populations, suivra les grands exemples de son illustre père, et il trouvera toute la nation unie pour le soutenir énergiquement dans l'accomplissement de sa noble et patriotique mission.

Le conseil des ministres :

Le ministre des affaires étrangères, CH. ROGIER. — Le ministre de la justice, JULES BARA. — Le ministre des finances, FRÈRE-ORBAN. — Le ministre de l'intérieur, ALP. VANDENPEEREBOOM. — Le ministre de la guerre, baron CHAZAL. — Le ministre des travaux publics, JULES VANDERSTICHELEN.

II.

Les détails circonstanciés des derniers moments d'une personne qui n'est plus, intéressent toujours celles qui l'ont connue. Un plus grand intérêt encore, un intérêt tout national se rattache à la mort d'un souverain. Ajoutons que les catholiques belges avaient prié depuis longtemps pour que la fin de leur Roi ne fût pas dépourvue des consolations que la religion seule peut donner. Relatons donc quelques détails que nous trouvons dans différents journaux.

Depuis le vendredi, l'état du roi était désespéré et sa fin semblait être prochaine. La nuit du samedi au dimanche fut des plus alarmantes. Vers minuit les ministres furent mandés au château de Laeken; mais, à leur arrivée, l'auguste malade venait de s'endormir. Ce sommeil réparateur retardait de quelques heures le moment suprême. Jusqu'alors le Roi était dans l'illusion la plus complète sur son état.

Il y a eu au palais de Lacken, pendant les cinq ou six heures qui ont précédé la mort du Roi, des scènes émouvantes qui mériteraient d'être racontées et méditées longuement. Quelques détails ont été communiqués à ce sujet au *Journal de Bruxelles* et à la *Gazette de Liège*; d'autres sources les compléteront. Toutefois, nous ne les reproduisons que sous toutes réserves.

Ces dernières circonstances sont un hommage rendu à la religion, et une confirmation des sentiments que le Roi avait exprimés, par l'intermédiaire de M. le vicomte de Conway, intendant de la liste civile, dans une lettre écrite à M. le doyen de Sainte Gudule, au sujet de la mort et de l'enterrement des *Soldats* et des *Libres-*

penseurs. Ces manifestations suprêmes témoignent surtout des sentiments religieux de notre Reine et de toute la famille royale. On a vu des journaux anti-religieux avancer que le roi Léopold était mort sans aucun signe de religion; c'est une erreur; tout le monde sait le contraire aujourd'hui.

S. A. R. et I. M^{me} la Duchesse de Brabant a été le bon ange de son beau-père mourant. D'après ce qui nous a été assuré, elle a fait une neuvaine et un pèlerinage à la célèbre chapelle de Notre-Dame de Scheut, où se conserve une Vierge miraculeuse, et elle a communié plusieurs fois pendant sa neuvaine, pour recommander à Dieu le salut du Roi. Le dimanche matin, la Duchesse avait communié encore, afin de se fortifier pour le succès du grand devoir qu'elle croyait avoir à remplir. Au sortir de la messe, entre six et sept heures, elle força la consigne qui sauvegardait l'isolement du malade, et se rendit auprès du Roi. Le malade dormait. A son réveil, Sa Majesté s'est aperçue de la présence de Son Altesse, et lui a fait signe de se retirer, en disant: "Venez quand je serai mieux." — "Il n'y aura plus de mieux pour" Votre Majesté, reprit la Princesse; et elle demanda l'autorisation d'amener ses enfants.

"Dès sept heures du matin, dit le *Journal de Bruxelles*, le Duc et la Duchesse de Brabant, ainsi que le Comte de Flandre, furent mandés auprès de l'auguste malade. LL. AA. RR. ne quittèrent plus le chevêt du Roi. Une conversation intime eût lieu entre Sa Majesté et ses dignes enfants; puis, le Roi manifesta le désir de voir ses petits-enfants pour leur donner sa bénédiction paternelle et leur faire ses adieux.

"L'entrevue des jeunes princes

avec leur illustre aïeul a été des plus attendrissantes. Le Roi a prodigué les plus paternelles caresses au comte de Hainaut et aux augustes sœurs de Son Altesse Royale. C'est en sanglotant que les enfants de l'héritier du trône quittèrent la chambre où le Roi allait bientôt expirer. Sa Majesté fut profondément impressionnée par la douleur du jeune prince et des jeunes princesses.

“Jusqu'à son dernier soupir, Sa Majesté n'a cessé d'avoir ses mains dans celles de M^{me} la Duchesse de Brabant. Son Altesse Royale s'est montrée admirable de respect, d'affection et de courage. C'est dans ces moments suprêmes que se montrent les grandes âmes. M^{me} la Duchesse n'a pas caché au Roi la gravité de sa situation.

“Elle a dit qu'il allait bientôt paraître devant Dieu et qu'il devait tourner ses pensées vers l'éternité. Le Roi ayant écouté avec la déférence qu'il lui a toujours témoignée, et avec une touchante attention, elle lui a passé autour du cou une médaille de l'Immaculée Conception, et lui a présenté le crucifix, qu'il a baisé avec une ferveur marquée. Le Roi prit même entre ses mains l'image de notre Rédempteur et la pressa contre son cœur. En ce moment, leurs Altesses étaient en proie à la plus grande affliction. Il y avait dans ce spectacle quelque chose d'imposant et d'indescriptible. Les sentiments du chrétien se révélaient dans tout leur éclat, et le père de famille apparaissait dans toute sa majesté.

“Ensuite, voulant remplir jusqu'au bout son édifiant apostolat, M^{me} la Duchesse de Brabant a rappelé au Roi mourant, “qu'avant de quitter ce monde, tout homme avait à demander pardon

à Dieu de ses fautes; et que, dans la position élevée qu'il occupait, il avait été, plus que d'autres, exposé à en commettre.” Voyant que ses touchantes exhortations produisaient, de plus en plus, sur l'esprit du Roi un effet salutaire, elle lui a récité en allemand l'acte de contrition catholique, et le moribond a répondu en disant plusieurs fois, également en allemand : *Ja, ja* (oui, oui).

“L'impression des personnes présentes, continue la *Gazette de Liège*, a même été qu'à cet instant il eût fallu bien peu de chose pour que le Roi fût en parfaite communion de sentiments religieux avec ses augustes enfants. Mais ce qui est certain, c'est qu'il est mort chrétien dans la plénitude de sa connaissance.”

Vers onze heures, le président du Sénat, le président de la Chambre des Représentants, les ministres étaient à Laeken. M. Jules Van Praet, ministre de la maison du Roi, son plus vieil ami en Belgique, son confident le plus intime, son serviteur le plus dévoué, s'y trouvait également. Quand ces hauts fonctionnaires furent introduits dans la chambre de l'auguste malade, le spectacle à la fois le plus grandiose et le plus touchant s'offrit à leurs yeux. Le Roi avait encore toute sa connaissance. Il était entouré de ses enfants et de ses petits-enfants en larmes, et avait une de ses mains entre les mains de la Duchesse de Brabant agenouillée au pied de son lit. Le docteur Becker, chapelain de Sa Majesté, qui, depuis plusieurs jours déjà, était installé au château de Laeken, était là également, mais sans que son ministère fût accepté par le moribond. Apercevant M. le vicomte de Conway et M. Jules Van Praet, le Roi leur tendit la main et la leur serra

affectueusement. Puis, il a remis cette main dans celle de la Duchesse.

Au moment suprême, le Duc de Brabant s'est tourné vers les assistants, en leur disant : *A genoux, Messieurs.* Tout le monde s'est agenouillé. Le Roi expirait, le Roi est mort.

Peu après, la Duchesse, brisée par les émotions qu'elle avait eu à surmonter, a été prise d'une attaque de nerfs.

Le crucifix de la Duchesse a été immédiatement placé sur le corps du Roi défunt ; et, depuis ce moment jusqu'à celui des funérailles, à Laeken comme à Bruxelles, on voyait, auprès de la royale dépouille, le signe de notre rédemption.

La Reine d'Angleterre a envoyé à Bruxelles une de ses demoiselles d'honneur, miss Andrews, chargée de recueillir, de la bouche de la Reine des Belges, le récit détaillé des derniers moments de Léopold I^{er}.

Le pays n'apprendra pas sans émotion ces détails, dont des articles de journaux anti-religieux rendaient la publication nécessaire. Ils lui inspireront une vive admiration et une éternelle reconnaissance pour la pieuse Princesse qui a su se montrer, dans ces grandes circonstances, la femme forte des Saintes Écritures.

“ Qu'elle monte au trône maintenant ! Elle y sera entourée, dès le début, d'une auréole qui achèverait de lui concilier tous les cœurs des Belges, s'ils ne lui appartenaient pas déjà tout entiers.”

Roi après les offices de l'après-midi et du soir, dans presque toutes les églises de la capitale et de ses faubourgs. Une grande foule circule dans les rues, silencieuse et recueillie. Tous les journaux de la capitale paraissent encadrés de noir. Les consuls de toutes les puissances ont arboré le pavillon national voilé d'un crêpe. Tous les navires stationnés dans les bassins du port de Bruxelles ont arboré le pavillon national à mi-mât et flottant en berne, en signe de deuil public. A l'hôtel de ville flotte une immense bannière noire parsemée de larmes d'argent. Les drapeaux qui se déployaient au château de Laeken et au palais de Bruxelles ont été enlevés. Les troupes de la garnison de la capitale et de la résidence royale de Laeken sont consignées en signe de deuil. Tous les officiers portent le crêpe au bras et à la poignée du sabre ou de l'épée. L'artillerie annonce la mort du Roi par les salves prescrites. Un coup de canon est tiré toutes les cinq minutes, au rond-point du Champ de Manœuvres. Les salves se répéteront du matin au soir jusqu'après les funérailles. Un très grand nombre d'habitants portent le crêpe au chapeau, d'autres ont à la boutonnière une cocarde noire, au centre de laquelle se trouve le chiffre royal surmonté d'une couronne d'argent ; d'autres encore portent à la boutonnière un petit bouquet d'immortelles recouvertes de crêpe, ou bien au bras le ruban tricolore avec un nœud de crêpe.

III

A Continuer.

Le glas funèbre s'est fait entendre pour annoncer la mort du

LE LIS DU VILLAGE.

(Voir pages 135 et 166.)

III

Ambroise n'oublia point le serment qu'il avait fait à sa femme et qu'un moment de désespoir affreux lui avait arraché. Non-seulement il cessa d'aller au cabaret; mais peu à peu, il s'éloigna des faux amis qui l'avaient entraîné et finit par leur devenir tout à fait étranger. Ne se dérangeant plus de son travail, ses quinzaines devinrent meilleures. Jeanne s'en aperçut bientôt en voyant s'arrondir la bourse où elle renfermait les économies du ménage. Les chagrins avaient vieilli et flétri la pauvre femme; le bonheur lui rendit une partie de sa jeunesse, et avec la santé sa beauté reparut. La maison du forgeron, triste et silencieuse naguère, s'égayait maintenant dès le lever du soleil, lorsque Jeanne, la chanson et le sourire aux lèvres, venait avec sa fille s'asseoir près de sa fenêtre, qui garnie de fleurs et de plantes grimpantes, laissait voir les deux jolies têtes dans un cadre de verdure. Bien souvent, pensive et rêveuse, la jeune fille égarait son esprit dans les espaces infinis: avec son âme, sa pensée s'envolait loin de la terre. Alors, les yeux fixés dans le vide et le front penché, elle semblait en communication mystérieuse avec des êtres invisibles. C'était peu de temps après la première communion de Rose que la mère avait surpris, la première fois, l'enfant tout entière à ses rêves inconnus.

— A quoi penses-tu? lui demanda-t-elle un jour.

— Au bon Dieu et aux anges, répondit Rose.

Et la mère comprit qu'elle devait respecter les pensées de son enfant.

Quelque fois cependant, en regardant la jeune fille, elle se sentait inquiète; sans savoir pourquoi, son cœur se serrait douloureusement. Elle se disait tout bas que Rose était bien pâle et que ses grands yeux, pleins de langueur, brillaient d'un éclat un peu trop vif. Mais, comme la jeune fille grandissait vite, elle se rassurait en pensant que la blancheur transparente de ses joues était un effet de la croissance.

Quatre années s'écoulèrent. Rose allait avoir dix-sept ans. Ces quatre années avaient été pour la jeune fille quatre fées bienfaisantes; l'une après l'autre lui avait laissé en passant quelques dons précieux; sous leurs baguettes magiques, Rose s'était épanouie, belle et gracieuse comme la fleur dont elle portait le nom.

Après une courte maladie, le père du forgeron mourut. Vieux et usé par le travail, on s'attendait à le voir s'éteindre; néanmoins ce fut une grande douleur pour Ambroise. Sa vieille mère, très-agée aussi, et de plus accablée par les infirmités qui s'attachent à la vieillesse, allait être bien seule dans sa petite maison. Jeanne, il est vrai, pouvait passer chaque jour une heure ou deux auprès d'elle; mais le reste du temps devait-on abandonner la pauvre femme dont la, mauvaise santé réclamait des soins continus?

Rose demanda à ses parents l'autorisation de demeurer chez sa grand'mère. Il y eut bien quelque hésitation de la part du forgeron, et surtout de Jeanne qui craignait pour la jeune fille des fatigues au-dessus de ses forces; mais Rose fit valoir de si bonnes raisons, que tout s'arrangea selon ses désirs.

La vieille mère pleura de joie lorsqu'on lui apprit que Rose allait habiter avec elle.

—*Est-ce Ambroise qui a eu cette excellente idée?* demanda-t-elle.

—Vraiment non, ma mère, répondit le forgeron. C'est l'enfant qui l'a voulu.

—Viens, ma Rose, viens, reprit la vieille mère, tout ce que je pouvais désirer d'heureux encore, tu me le donnes aujourd'hui. Mais je n'abuserai pas de ton dévouement; je ne veux pas que ta jeunesse si belle se passe au chevet d'une vieille femme maussade et infirme. Pour te rendre libre bientôt, je me dépêcherai de mourir.

—Oh! chère mère, fit Rose, pouvez-vous parler ainsi à vos enfants!...

L'entends-tu, Ambroise? Elle me gronde.

Elle a raison, ma mère; pour quoi parlez-vous de mourir?

—Dieu dispose de nous, mes enfants; quand il le voudra, je serai prête à aller à lui. Maintenant, Rose, tu es la maîtresse ici. Ma pauvre maisonnette et tout ce qu'elle renferme est à toi. J'ai là dans l'armoire, deux pièces de belle toile d'Alsace; tu pourras t'en servir pour commencer ton trousseau.

—Mon trousseau! répéta Rose pensive.

—Voilà une heureuse idée, ma mère, dit le forgeron; car enfin, d'ici à un an ou deux, on pensera à la marier. N'est-ce pas, Rose?

La jeune fille parut ne pas avoir

entendu; mais tout bas elle se disait:

—Je resterai près de ma grand'mère jusqu'à sa mort; alors seulement j'appartiendrai à l'époux de mon choix.

La tâche que Rose s'était imposée n'avait rien de rude ni de difficile: mais elle demandait une sollicitude très-grande et une patience éprouvée, car la mère Durier exigeait beaucoup: elle voulait avoir constamment la jeune fille près d'elle.

—Quand je te vois ou que je t'écoute, lui disait-elle, j'oublie toutes mes souffrances.

Rose lui lisait chaque jour la valeur d'un volume. Le curé de Cercelle avait mis toute sa bibliothèque à la disposition de la jeune fille.

Lorsque le temps était beau, Rose et sa grand'mère allaient s'asseoir au fond du jardin, à l'ombre. Ce jardin, assez vaste et un peu délaissé, était néanmoins rempli de plantes potagères. Deux allées, se croisant, le coupaient en parties égales dans sa longueur et dans sa largeur; elles étaient bordées de fraisiers. Quatre grands pruniers, aux branches feuillues, empêchaient le soleil de sécher trop vite les plates-bandes. A l'extrémité de la grande allée, on avait ménagé une sorte de rond-point, au milieu duquel se trouvait une madone de granit, posée sur un piédestal de pierre ordinaire. Cette enceinte était close d'une haie de framboisiers et de groseilliers qui poussaient et vivaient fraternellement mêlés les uns avec les autres. De chaque côté de la madone, il y avait un banc de pierre. C'est là que Rose aimait à conduire sa chère malade. Celle-ci, bien souvent, s'endormait en écoutant le babil monotone de la fauvette; et l'enfant, tout en travaillant, regardait la douce figure

de la madone et veillait sur le sommeil de la vieille femme, ainsi qu'une jeune mère près du berceau de son nouveau-né.

Rose aimait les fleurs, ses petites mains remuèrent la terre autour de la madone, et on les vit naître et s'épanouir comme par enchantement. Plusieurs personnes s'étaient empressées d'offrir à la jeune fille une quantité variée de graines, d'oignons et de racines. Mais Rose avait fait sa plus riche moisson dans le jardin d'un riche cultivateur de Cercelle, voisin de sa grand'mère.

Le fermier avait un fils de vingt-deux ans. Tout en fourrageant parmi les plates-bandes de son père pour emplir le tablier de Rose, il ne put s'empêcher de remarquer combien il y avait de candeur et de bonté dans le regard de la jeune fille, et il savait par les conversations des ouvriers combien son cœur renfermait de belles et de précieuses qualités !... N'était-elle pas citée dans le village comme la meilleure, la plus sage et la plus pieuse des jeunes filles de Cercelle ? Le jeune homme pensa beaucoup à cela. Bientôt le fermier s'aperçut que son fils était plus souvent au jardin, où il n'avait rien à faire, que dans les champs, où le travail ne manquait point. Le jeune paysan, en effet, s'oubliait un peu trop à admirer les fleurettes que la main de Rose faisait fleurir ; il passait des heures entières debout contre la haie qui séparait les deux jardins. Quelquefois il se hasar-dait à parler à la jeune fille, et il était heureux lorsqu'elle lui avait répondu par quelques paroles ou seulement par un sourire.

Un jour de grande hardiesse, au risque de déchirer son vêtement, il passa au travers de la haie et entra dans le jardin de la veuve Durier. Il portait dans ses bras un lis magnifique qu'il venait d'arracher.

— Cette fleur manque près de la madone, dit-il à Rose.

C'était la seule raison qui pût lui faire obtenir le pardon de sa petite incartade.

Rose ne se fâcha point.

Le lis, remis en terre, fut soigné par la jeune fille avec un soin tout particulier ; il devint le roi du parterre.

Il fut permis au jeune paysan de venir quelquefois causer avec Rose et sa grand'mère. Il profita si bien de la permission, que le passage qu'il s'était ouvert dans la haie alla toujours en s'élargissant.

Un matin, le fermier aperçut la trouée et n'eut pas de peine à deviner qui l'avait faite. Il comprit alors pourquoi son fils venait si fréquemment au jardin.

— Ah ! ah ! monsieur mon fils, se dit-il, je m'explique maintenant ta passion pour les fleurs ; mais ce ne sont point les giroflées, ni les camélias, ni les œillets, ni même les tulipes que tu aimes le mieux : ce sont les roses, ou plutôt une seule rose, la Rose du forgeron Durier. C'est encore une enfant ; mais elle est honnête et sage, et puis son dévouement pour sa vieille grand'mère est admirable. Tout cela vaut quelque chose. Allons, allons, mon fils, vous avez bon goût, et je suis content de savoir que vous n'êtes pas un sot.

Et le fermier, les mains derrière le dos, acheva de faire le tour de son jardin en riant doucement.

Le même jour, il se trouva seul avec son fils dans un pré dont on avait coupé l'herbe la veille et que les faneuses venaient d'abandonner. Il l'appela et lui fit signe de s'asseoir à côté de lui sur le foin.

— Dis-moi, Charles, lui dit-il, sais-tu qui s'est amusé à percer la haie de mon jardin, du côté de la mère Durier ?

Le jeune homme devint aussitôt rouge jusqu'aux oreilles.

— Tu ne réponds pas, reprit le fermier.

— Je ne crois pas le dommage bien grand, mon père; mais, si vous croyez le contraire, ne cherchez pas le coupable trop loin: c'est moi.

— Je m'en doutais, car j'ai vu de bien jolies fleurs dans le jardin de la veuve. J'y ai vu aussi une jeune fille charmante.

Le jeune paysan baissa les yeux.

— Est ce que tu l'as remarquée, la fillette à Jeanne la sage?

— Oui, mon père. Et si vous n'y voyez pas d'empêchement?...

— Eh bien?...

— Rose sera ma femme.

— Je te donne d'avance mon consentement. J'espère que le forgeron ne nous refusera pas sa fille, car je ne vois pas qu'il puisse trouver ici, à Cercelle, un meilleur parti pour elle.

— Tenez, mon père, vous me rendez bien heureux.

— Rose n'est pas une fille à dédaigner, continua le fermier sans répondre aux paroles expansives de son fils; son père est un rude travailleur qui gagne de bonnes journées et qui lui amassera sûrement un magot. Et puis, à ma connaissance, la vieille Durier n'a pas moins de quatre à cinq mille écus d'argent bien placé. Tout ça sera pour la Rose un jour. C'est donc une fille presque riche et la meilleure à choisir dans tout Cercelle. Savais-tu ça, mon garçon.

— Non, mon père. Mais, pour faire le bonheur de son mari, Rose n'aurait pas besoin de cette fortune.

— Pour faire le bonheur d'un mari, je ne dis pas; mais pour trouver un mari, ce n'est pas la même chose.

Le jeune homme sentit qu'il était raisonnable de ne pas répondre. D'ailleurs, il n'avait point à défendre son affection pour Rose contre les idées de son père. Du

moment que le fermier l'approuvait, il lui importait fort peu que ce fût pour une raison ou pour une autre.

— Je verrai le forgeron un de ces jours, reprit le fermier; je lui dirai deux mots de cette affaire, et nous arrangerons ça.

Charles remercia son père, et ils se séparèrent, le fermier songeant à ses soins, à ses moissons et à l'argent qu'il retirerait d'une récolte abondante; le fils, le cœur joyeux, pensant à Rose, à son mariage, à l'avenir, à toutes les joies d'une vie heureuse...

Le lendemain dans l'espoir de voir la jeune fille, Charles ne quitta presque pas le jardin; mais Rose ne se montra point parmi ses fleurs. Il apprit, le soir, que la veuve Durier était devenue très-malade, et que, d'heure en heure, on attendait son dernier moment.

Elle mourut quelques jours plus tard.

— Pauvre Rose! pensa Charles, elle doit être bien malheureuse aujourd'hui.

Et, malheureux lui aussi, il regardait avec mélancolie la statuette de la Vierge, le beau lis fleuri près d'elle et toutes les fleurs de la jeune fille. Les corolles languissantes s'inclinaient sur leurs tiges à moitié desséchées. De chacune, la brise emportait, en passant, quelques pétales grillés par le soleil.

— Elles n'ont pas été arrosées depuis longtemps, se dit Charles; encore quelques jours, et toutes seront flétries. Chères petites fleurs qu'elle aime!... Mais je ne veux pas que vous mouriez, je veux qu'elle vous retrouve belles et souriantes lorsqu'elle reviendra vous visiter.

Il puisa de l'eau dans un puits et en inonda les fleurs.

ÉMILE RICHEBOURG.

(A continuer.)

—Sem: des Familles.

L'ENQUÊTE INTELLECTUELLE ET MORALE.

L'Exposition universelle de 1867 présentera cette heureuse singularité qu'à côté des produits et des progrès matériels des divers peuples de la terre, elle s'occupera aussi de leurs progrès moraux et mettra en lumière tout ce qui touche au développement de l'esprit humain.

Il faut féliciter le gouvernement de l'Empereur d'avoir pris l'initiative de cette grande enquête intellectuelle et morale, qui est une idée digne du génie de la France et de la civilisation du dix-neuvième siècle.

Après les grandes luttes d'idées et de principes qui, depuis plus de soixante ans, ont rempli et agité notre époque, il est bon de jeter un regard en arrière et de se rendre compte de ce qui est sorti de cet immense mouvement. Est-ce le bien ? Est-ce le mal ? Est-ce le progrès ? Est-ce la décadence ?

C'est cet examen solennel que M. Duruy a provoqué dans le remarquable rapport qu'il a adressé à l'Empereur pour demander l'admission du département de l'instruction publique parmi les exposants de 1867, et dans la lettre importante qu'il a écrite à M. Le Play pour l'organisation de cette exposition spéciale.

La pensée du ministre se résume dans l'élaboration et la publication d'une série de rapports sur les principales œuvres produites par l'esprit français, depuis vingt années.

La rédaction de ces travaux considérables est confiée, ainsi que le constate la lettre du ministre, à des hommes qui sont la lumière et l'honneur du Sénat, du conseil d'Etat, de l'Institut et du haut enseignement. Ce seront de grandes et lumineuses pages où tout le mouvement des idées, des législations, de la philosophie, de la politique, de la littérature et des sciences sera exposé avec l'autorité que donneront à ces œuvres monumentales le nom et la situation de leurs auteurs.

On y trouvera, comme dans une vaste encyclopédie, le tableau complet des progrès accomplis par les sciences physiques et naturelles dans leurs rapports avec le bien-être des peuples, par les sciences morales et politiques dans leurs rapports avec les besoins des sociétés, par les lettres françaises dans leurs rapports avec les tendances morales de notre temps.

Déjà plus d'une fois les gouvernements de notre pays ont songé à réunir ainsi les éléments d'une grande enquête qui fut comme un miroir fidèle, où la France pût se voir et se juger, avec ses qualités et ses défauts.

Napoléon Ier a réalisé en partie ce projet en 1810, en demandant à l'Institut un rapport général sur l'état des sciences et des lettres. Sous la monarchie de Juillet, il avait été question de compléter cette première enquête sur l'état

intellectuel et moral de la société nouvelle issue de la révolution de 89, en y joignant l'étude des sciences politiques. Il était réservé au second Empire de donner à cette idée féconde une forme populaire et d'en faire une œuvre éminemment civilisatrice, en l'agrandissant aux proportions d'un enseignement universel.

La pensée vraiment neuve et originale de l'enquête qui va s'ouvrir, c'est qu'elle constitue un public examen de conscience fait par la France devant toutes les nations réunies dans les imposants comices de 1867.

Mais, pour être digne de l'inspiration élevée à laquelle elle répond, il faut que cette enquête soit aussi complète qu'impartiale. Il faut qu'à côté du légitime orgueil de constater le bien réalisé, nous ayons la loyauté et le courage de proclamer le mal dont nous avons pu être l'origine.

Sans doute, les hommes éminents à qui cette belle mission est donnée d'être devant le monde entier, les témoins des œuvres de la France dans toutes les directions de la vie sociale, sauront s'élever au-dessus de toutes les influences par lesquelles un faux patriotisme aveugle parfois les plus sages et les plus impartiaux. Ils seront des juges sévères sachant qu'ils vont parler à d'autres juges hautement éclairés sur nos défauts comme sur nos qualités nationales. Ils tiendront à honneur de ne rien dissimuler de nos travers et de nos vertus, sans tomber dans ces banales apologies qui s'enthousiasment de toutes les choses présentes, ni dans ces dénigrements systématiques, admirateurs du passé, qui, suivant le mot pittoresque de Volney, "battent les fils avec les ossements des pères."

Tout n'est pas bon, tout n'est

pas utile, tout n'est pas digne d'éloges dans la civilisation de la France moderne. Nous espérons bien que d'énergiques protestations seront formulées contre cette littérature malsaine, contre ces doctrines insensées, dont notre pays, plus qu'aucun autre, semble avoir eu le privilège et qui ont exercé dans la famille et dans la société une si déplorable influence. Nous espérons bien qu'on se rappellera sur quelle pente fatale l'art théâtral, la grande école des mœurs publiques a glissé peu à peu, popularisant l'instinct du Vice glorifié sur la scène et rappelant, par ses exhibitions, les spectacles favoris des Romains de la décadence.

Nous espérons bien que dans nos mœurs politiques, dans l'examen de notre droit public et administratif, dans le mouvement économique de notre époque, à côté des grandes choses accomplies, on saura signaler aussi les imperfections et les lacunes qui nous laissent encore en arrière de bien des peuples contemporains.

Nous ne comprenons l'œuvre que le gouvernement de l'Empereur a si noblement décrétée, que si elle se place au-dessus de toutes les considérations de partis, d'écoles et de personnes, quelque puissants que soient ces partis, quelque importantes que soient ces écoles, quelque élevées que ces personnes puissent être.

C'est par là seulement qu'on exercera sur le monde, par l'ascendant irrésistible de la vérité, l'influence civilisatrice qui a toujours appartenu à la France dans le mouvement progressif des sociétés humaines.

J. COHEN.

16 décembre 1865.

LE PÈRE HYACINTHE

DANS LA CHAIRE DE NOTRE-DAME.

Les conférences de Notre-Dame jouissent depuis leur origine du privilège d'attirer la foule. Le grand homme de bien qui les fonda, voulut que la jeunesse, à laquelle il les destinait, y trouvât un enseignement et un attrait. Mgr de Quelen savait que les meilleures choses gagnent à être les plus belles, et que l'éloquence peuple le désert où la vérité prêche. En conséquence, il résolut de n'ouvrir la porte de la chaire nouvelle qu'à des prêtres dont le talent égalât la vertu ; et, à défaut de Bossuet, qu'il ne pouvait ressusciter, il pria l'évêque d'Hermopolis d'utiliser les restes d'une voix qui tombait.

Ce qui fit le succès de ces conférences, c'est qu'elles répondaient à un besoin des esprits et des temps. Il s'agissait, non pas de croyants à raffermir, mais d'incrédules à ramener. Partout ailleurs, le prédicateur affirme la vérité révélée sans discuter avec ceux qui la nient, et proclame les lois immuables, sans les démontrer à ceux qui les transgressent. A Notre Dame, un élément nouveau fut introduit, — la controverse. L'orateur, entré dans le courant du siècle, et prenant corps à corps toutes les variétés de l'erreur, rejeta à ses adversaires leurs systèmes vains et leurs préjugés brisés. Du sein des contradictions dissipées, il fit jaillir la lumière éternelle et ramena les brebis dispersées au troupeau qui n'a qu'un pasteur. A l'exemple de saint Paul, il s'arma pour

les bons combats du bouclier de la foi et du glaive de la parole, et s'avança parmi les Gentils comme le champion de la vérité et le soldat du Dieu vivant.

L'abbé de Ravignani succéda à l'évêque d'Hermopolis ; on savait que, découragé du monde où il n'avait brillé qu'un jour, il s'était voué tout entier au service de celui qui paye au centuple là-haut tous les renoncements d'ici-bas. Tel qu'il était devenu, le monde l'aimait et le suivait encore. Il avait des élans d'apôtre et des cris victorieux ; la foule émue sentait déborder de ses lèvres éloquentes comme un torrent d'irrésistible charité. Sur sa figure pâlie des veilles et des jeunes, se lisait cette immatérielle et idéale beauté qui n'est que le rayonnement de l'âme sur un visage humain. Je le revois, tel qu'il est resté dans ma mémoire, après une longue suite d'années, debout, joignant ses mains amargies d'un mouvement naturel et sublime, et levant les yeux au ciel, comme pour chercher plus haut que les voûtes du temple, le Dieu invisible et présent.

Bientôt vint se joindre à lui Henri Lacordaire, vainqueur enfin du joug de Lamennais révolté. Qui ne se souvient de cette tête expressive et de ce large front, ceint d'une auréole de cheveux noirs ? Apôtre cher à la jeunesse, dont il avait partagé les passions et conservé les ardeurs, il réfléchissait dans sa parole colorée les

tempêtes et les agitations du siècle. Orateur aux yeux de flamme, aux geste puissant, à l'incomparable attitude ! Sa voix stridente et grêle avait la vibration du clairon et sonnait comme la fanfare du matin, au milieu des camps endormis ! ses auditeurs frissonnaient sous sa parole comme les roseaux au vent ; et lui, hardi, nerveux, emporté, remuant la cendre des souvenirs et le monde des idées, précipitant les phrases qui se pressaient sur ses lèvres frangées d'écume, et jetant au hasard ses bras nus sous la laine flottante, parcourait la chaire avec des élans puissants et des bonds de lion révolté. Il y avait en lui du patriote et du prêtre, du citoyen et du moine, et il empruntait à cette double nature un charme plus pénétrant et une séduction plus active. Généreux dans ses erreurs et dans ses excès mêmes, Français jusqu'au bout des ongles, il confondait sa terre natale et sa patrie future dans un égal amour, et présentait sa robe blanche, dont il agitait les plis, comme l'éblouissant drapeau de la liberté sans souillures.

Dimanche dernier, à notre Dame, j'écoutais au dedans de moi-même l'écho de ces grandes voix, hélas ! à jamais muettes. Comme autrefois, dans la grande nef, ondulait le peuple pressé des fidèles. Comme autrefois, le bruit des chaises remuées et, dans les intervalles des chants religieux, le murmure confus de l'attente. Comme autrefois, des députations de tous les camps, des représentants de tous les âges, des incrédules et des croyants, des sceptiques et des chercheurs, des têtes blondes et des têtes blanches, les délégués de la presse, les jeunes gens des écoles et les vieillards de l'Académie ! J'avais deux immortels au bout de mon horizon, M. Dufaure et M. Cousin, une contre-

façon d'Isocrate et un diminutif de Platon.

A une heure la canne du suisse frappant les dalles à coups réguliers, annonça la venue de l'archevêque, et sitôt que le prélat et son clergé eurent pris leurs places au banc d'Œuvre, dans la chaire jusqu'alors vide apparut un moine, à la tête rasée, aux vêtements blancs, et la conférence commença.

Le P. Hyacinthe appartient à l'ordre des Carmes, introduit en France par Saint-Louis et réformé par Jean de la Croix, sous l'inspiration de sainte Thérèse. A cette réforme, les Carmes gagnèrent infiniment, mais ils perdirent leurs souliers ; de là, leur nom de "déchaussés."

On m'avait parlé du père Hyacinthe de façon à me donner le désir de l'entendre. Les uns le portaient aux nues, les autres l'élevaient moins haut. D'aucuns en disaient et même en écrivaient de pauvres choses mais ceux-là étaient des dévots qui soulageaient leur âme du fiel qui y était entré. Je savais que le R. P. était jeune encore, et je pense avec proverbe, que les meilleurs sermons sont faits par les jeunes curés. Enfin on disait de lui qu'il prêchait la tolérance et qu'il aimait la liberté.

Le P. Hyacinthe est, de tous les héritiers de Lacordaire, celui qui a recueilli la meilleure part. Sa figure ne se détache pas du cadre, comme celle de ses illustres prédécesseurs ; mais elle séduit par une expression de calme intelligent et de confiante sérénité. Ses premières paroles trahissent l'orateur. Sa voix harmonieuse et forte, mais qu'il lâche ou retient sans mesure, est un instrument puissant dont il jouera mieux dès qu'il en connaîtra plus à fond les ressources et la portée ; son geste, toujours juste, force parfois l'ampleur ou la sim-

plicité, et, à de certains moments, on dirait le prédicateur gêné aux entournures des vêtemens sacrés. C'est un orateur à sa source, qui n'a pas reçu tous les tributaires qui grandiront son cours, et accéléreront sa marche. Il lui manque les qualités qui viennent du temps ou s'augmentent avec lui, et cette chaleur des derniers soleils, qui change les fleurs en fruits et mûrit la moisson complète du talent.

Il a le mérite de tenir à son temps par de nombreuses et profondes racines. Il connaît les maux dont nous souffrons et s'est voué au salut des âmes en détresse. Il sait que des courants ennemis entraînent l'humanité loin de son Dieu, comme un vaisseau loin du port, et que, jouets d'un immense orgueil, qui nous fait croire que nous isoler c'est nous grandir, nous allons à l'adoration de la matière et au culte du néant. L'homme arborant le drapeau de la morale indépendante se proclame le juge unique de ses destinées et se déclare soumis à la loi de progression et de décadence des êtres. Persuadé que son âme et son corps s'évanouissent dans la destruction commune, il repudie la révélation comme un mythe, et l'immortalité comme un rêve. C'est au progrès de cette erreur que l'orateur s'oppose. Sa charité n'exclut personne, et sa foi veut nous sauver tous. Il tend, par-dessus les abîmes, une main amie à ses auxiliaires des religions dissidentes, et convie aux mêmes combats tous ceux qui ne bornent pas leurs désirs à la terre et leurs espérances à la tombe.

Le Père Hyacinthe a le respect de ses adversaires, ce qui est toujours une force ; il réfute l'erreur, mais en rendant hommage, soit à la sincérité, soit au talent des novateurs ; c'est un discuteur puissant qui a lu ce dont il parle, qui

sait ce dont il traite. Il expose toutes les faces des questions et les éclaire tour à tour d'un lumineux reflet. Il suit l'ennemi dans toutes ses fuites, le pénètre dans toutes ses ruses, l'attaque sur tous les terrains. Il est actuel et efficace, persuasif et convaincu ; parfois, il omet, rarement il outre, jamais il n'offense.

L'orateur traduit ses idées dans un beau langage, et sa phrase fait à sa pensée un vêtement où elle se meut à l'aise et ne se sent pas captive. Son style grandit avec le sujet et s'élève du naturel au sublime. Souvent, dans ces transitions brusques, il ramasse un lieu commun pompeux, ou éclate en fusées romantiques, mais jamais il ne sacrifie la clarté à une métaphore. C'est au moment où il s'échauffe et cherche les hauts sommets de l'éloquence que le prédicateur a besoin de corriger son débit et de corriger son jeu. J'oserais lui conseiller de soutenir la fin de ces longues périodes d'une plus grande ampleur de geste et de voix, afin de rendre l'effet produit plus égal à l'effort tenté et de faire courir dans les rangs de ses auditeurs ces frissons involontaires, contre-coups des émotions puissantes, qui sont les applaudissements muets des foules pressées dans un lieu sacré.

Cette part faite à la critique, je me sens plus libre pour avouer l'admiration que je ressens pour un beau caractère rehaussé d'un beau talent. Le R. P. est l'ouvrier d'un œuvre féconde. Il a déjà obtenu en partie la seule récompense qu'il ambitionne, c'est-à-dire un long cortège d'âmes sauvées par lui, et une gerbe opulente recueillie dans la moisson divine.

ARTHUR DE BOISSIEU.